

pas seulement de l'enceinte du fort construit par Maisonneuve. Et ce qu'il y a de vraiment digne de fixer l'attention des historiens et des penseurs, c'est que tous les habitants de Villemarie savaient, avant de quitter la France, le sort entouré de périls qui les attendait et les risques qu'ils auraient à courir. Ils étaient animés d'un enthousiasme religieux extraordinaire. Ce qu'ils voulaient c'était de faire briller l'Evangile au sein de la barbarie, c'était l'augmentation du royaume de Jésus-Christ. Leur héroïsme n'était pas la vertu d'un moment, le résultat d'une circonstance imprévue et fugitive: c'était la vertu de chaque instant, de chaque jour, de la vie tout entière. Il convient de dire cependant que le sol de l'île de Montréal était fécond ⁽¹⁾; que la charité régnait en souveraine à Villemarie, et que la vie intime, entre Français, y était d'une idéale et consolante douceur.

Pour apprécier comme il convient la conduite des fondateurs de Montréal, "il faudrait, dit l'historien protestant Parkman, pouvoir se placer à un point de vue plus qu'humain"..... A l'époque qui suivit immédiatement la Réforme, continue-t-il, le catholicisme voulut se retremper "aux sources les plus pures de la vie primitive de l'Eglise; et à la suite de ce mouvement l'on vit éclore des vertus, une ferveur dignes des Croisades. A bien des points de vue, l'entreprise de Montréal a le caractère de cette époque; l'esprit de Godefroy de Bouillon revit dans Chomedey de Maisonneuve, et Marguerite Bourgeois réalise l'idéal de la femme chrétienne, fleur de la terre baignée dans les rayons célestes, dont la mission semble n'être que de pénétrer de sa douce influence un siècle barbare" ⁽²⁾.

⁽¹⁾ Au printemps de 1644, "on commença à faire du bled français à la sollicitation de M. d'Ailleboust." La récolte fut abondante. (Dollier de Casson). Le Père Ragueneau écrivait plus tard: "La récolte des blés a été, cette année, très heureuse partout, mais principalement à Montréal, où les terres sont fort excellentes..... Ce lieu eût été un paradis terrestre pour les sauvages et pour les Français sans la terreur des Iroquois, qui paraissent continuellement et le rendaient presque inhabitable; ce qui a fait que les autres sauvages s'en sont retirés." (Relation de 1651).

⁽²⁾ *Les Jésuites dans l'Amérique du Nord au XVII^e siècle*, par Francis Parkman; traduction de la Ctesse G. de Clermont-Tonnerre. — Paris, Didier et Cie, éditeurs, 1882.